

**NATURE
RÉCRÉATION &**
Mars 2017 - n°3

CHASSE, PÊCHE, CUEILLETTE, NATURALISME. JEU DE PRÉDATION DANS L'ESTUAIRE DE LA SEINE

DOSSIER :
LA DIMENSION
RETRO POSSESSIVE
DU SAUVAGE DANS
LES LOISIRS SPORTIFS

RÉSUMÉ : La chasse et la cueillette ont souvent été étudiées par les anthropologues comme des activités vivrières dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs et plus rarement comme loisir en France. En revanche, la pêche a souvent été oubliée et a fortiori le naturalisme qui s'est pourtant appuyé sur la chasse et la cueillette à ses débuts. Dans cette étude, basée sur des observations participantes et des entretiens, nous présentons l'ensemble de ces activités comme relevant d'un même jeu que nous qualifions de « jeu de prédation ». En effet, ces loisirs ont une structure commune : les connaissances naturalistes, la traque, la découverte, la capture et le trophée. Ils sont souvent la base d'un engagement en faveur de la préservation de l'environnement. Cependant, ils relèvent de degrés de violence vis-à-vis de la nature très différents, ce qui alimente les conflits entre les associations de passionnés.

MOTS CLÉS : PASSION, PAÏDIA, LUDUS, CONFLIT, NATURE

SUMMARY : Hunting and gathering have often been studied by anthropologists in hunter-gatherer societies and as leisure in France. Fishing, on the other hand, has often been forgotten, like naturalism even though it relied on hunting and gathering in the first place. In this study, based on participant observations and interviews, all these activities are presented as a unique game called «predation game». Indeed, they have a common structure: naturalist knowledge, tracking, discovery, capture and trophy. They often imply an involvement in environmental protection. However, they stand for very different degrees of violence toward nature, which generates conflicts between devotee participants.

KEY WORDS : PASSION, PAÏDIA, LUDUS, CONFLICT, NATURE

**Marie Cheree
BELLENGER**
Doctorante, CETAPS,
Université de Rouen
Marie.cheree.bellenger@gmail.com

Dans les méandres de la Seine, du Havre jusqu'au village de Poses, la marée se fait sentir et définit ainsi un estuaire au cœur d'enjeux divers, voire contradictoires. Axe économique majeur, support des ports de Rouen et du Havre, le fleuve sillonne entre zones urbaines et rurales, espaces industriels et portuaires, et espaces naturels protégés. (Dègremont, Lévêque, 2012) Si le développement de l'économie haut-normande a beaucoup transformé la région depuis le XIX^e siècle, celle-ci appuie encore aujourd'hui son tourisme sur la qualité de la lumière et des paysages qui ont vu naître le courant impressionniste et où Anglais et Parisiens venaient en guinguette admirer les lents remous de l'eau, ou pour les plus téméraires, la rageuse vague du Mascaret.

L'estuaire fait donc l'objet d'une attention toute particulière, sujet d'étude en hydrologie, géologie, écologie et en sciences humaines. Sociologues, anthropologues, géographes et historiens, soutenus par le groupement d'intérêt public Seine-Aval se sont intéressés au fleuve et à ses berges pour comprendre ce qui en faisait un territoire à part entière¹. Sans utiliser le mot « estuaire » qu'ils laissent aux gestionnaires et aux politiques, les riverains évoquent des sons, des odeurs, des paysages et des pratiques en lien avec la flore, la faune et l'eau, caractéristiques de la présence du fleuve. Au-delà des définitions scientifiques, c'est cette société civile qui fait de l'estuaire un territoire vécu. Au travers d'associations, elle tente d'avoir voix au chapitre sur le jardinage de cet espace au sens de Gilles Clément (Clément, 1999) : choisir quelles zones aménager ou quelles espèces protéger. Auprès des collectivités territoriales et des gestionnaires, on retrouve donc tout un réseau associatif qui s'implique, en manifestant ou en réclamant des mesures compensatoires aux projets d'aménagement, en soutenant la classification en réserve naturelle de zones humides. Ce réseau s'appuie sur un ensemble de passionnés impliqués : des chasseurs, des pêcheurs, des cueilleurs, des naturalistes. Pour comprendre comment leurs loisirs les amènent à s'engager, nous avons

¹ Le programme Seine-Aval 4 a permis le développement d'études interdisciplinaires sur l'appropriation de l'estuaire par ses habitants, trois rapports ont été produits : Sirost O., Melin H., Lecœur M., Bouillon D., oct. 2012, *Enfants du fleuve. Paysages vécus et paysages perçus de l'estuaire de la Seine* ; Sirost O ; Féménias D., Birot L., Bouillon D., Oct. 2012, *Séquana. Les constructions sociales de l'estuaire de la Seine* et Sirost O., Féménias D., Déc. 2012, *Les usages récréatifs de l'estuaire de la Seine*

voulu mieux connaître leurs pratiques et le rapport à la nature particulier qui se construit dans ces activités. Nous espérons ainsi comprendre ce qui fonde le socle d'un intérêt commun pour la « nature » au-delà de la simple consommation d'espaces mais bien comme un partenaire fascinant, sans oublier de prendre en compte la diversité de ces pratiques. Nous proposons de réunir ces activités sous la notion de « Jeu de prédation » pour comprendre le but commun de ces joueurs : l'acquisition d'un trophée vivant et symbolique. Derrière ce trophée commun, on trouve une grande variété de pratiques, le jeu de prédation se décline en de nombreux jeux qu'il convient de classer pour voir au-delà des confrontations et les conflits insolubles entre passionnés, notamment entre protecteurs des oiseaux et chasseurs. Cette approche transversale permettra de comprendre les ressorts communs à cet investissement dans la protection de la nature. La passion pour la nature anime alors des jeux d'acteurs sur la scène publique, des jeux d'influence pour la maîtrise d'un terrain de jeu partagé.

Règles du jeu de prédation

Objectif : C'est un jeu très populaire et aux nombreuses variantes. Il consiste à prendre plaisir dans l'approche et la capture d'une espèce naturelle, animale ou végétale. Les joueurs très investis s'engagent souvent sur les questions environnementales.

Installation du jeu : Il n'y a pas de nombre de joueurs prédéterminés, on peut jouer seul, entre amis ou en famille. Il y a une infinité de plateaux de jeu possibles : les terrains ruraux, forestiers ou urbains. Il faudra par contre impérativement choisir un partenaire de jeu imprévisible que l'on dira « sauvage ».

Matériel : Selon la variante du jeu choisie, vous aurez besoin d'une paire de jumelles, d'un fusil, d'une canne à pêche, d'un panier, d'un appareil photo. Vous pouvez aussi choisir de n'utiliser que vos sens.

Déroulement : Le jeu se déroule en 5 étapes : l'accumulation de connaissances, l'approche, la découverte, la capture et le trophée symbolique ou matériel.

Calcul des points : Bien que ce jeu ne soit pas un jeu de compétition, il est à noter que les adeptes des différentes variantes du jeu (chasseurs, pêcheurs, cueilleurs, naturalistes) se trouvent souvent en désaccord sur l'usage de leur environnement. Confrontés à ces conflits d'usagers, les gestionnaires des espaces naturels ont trop souvent pour rôle de compter les points.



Ce travail s'appuie sur 70 observations participantes soit près de 300 heures passées auprès des pratiquants de chasse, pêche, cueillette et naturalisme. Que ces activités soient menées entre amateurs éclairés ou au cours d'animations à destination du grand public, nous avons pu recueillir de nombreuses conversations informelles sur le plaisir tiré de l'activité en cours, sur l'importance de la « nature » aux yeux des participants, sur leur façon de considérer les autres pratiquants de prédation. À travers les battues, les ateliers de cuisine de plantes sauvages, les observations de chevreuil et les parties de pêche auxquelles nous avons pu assister, nous avons essayé de comprendre ce qui réunit ces activités au-delà des discours qui opposent. Une vingtaine d'entretiens ont par ailleurs été menés auprès de passionnés, professionnels ou amateurs, impliqués dans la protection et la valorisation des milieux. À travers le récit de leurs carrières associatives et professionnelles au service de la protection de leur environnement, ils parlent de leurs activités de loisirs de nature. Certains de leurs propos nous ont permis d'étayer ce travail.

1 Jouer au prédateur

Parmi les personnes que nous avons interrogées, certaines s'inquiètent de la disparition des enseignements de sciences naturelles à l'école. La « nature » que l'on n'a jamais autant préservée est finalement peu enseignée à l'école. Pour les passionnés de nature pourtant, connaître la nature est un pré-requis essentiel pour réellement s'y intéresser. Pour voir autre chose qu'un espace indéterminé pour prendre l'air et admirer des « oiseaux », des « arbres », des « insectes », il faut quelques connaissances naturalistes :

Un jour, deux [naturalistes] m'ont emmenée dans la nature et m'ont ouvert les yeux, enfin c'était vraiment ce sentiment, c'est très précis, l'image, les sensations que j'ai eu à ce moment là du voile qui se déchire et de tout à coup « Ah il y a tout ça, il y a cette profondeur là ! » enfin le paysage n'est pas qu'une image, il y a de la profondeur, il y a de la vie. (Naturaliste, professionnelle de la sensibilisation à la nature)

Urbains ou ruraux, les chasseurs, les pêcheurs, les cueilleurs de plantes médicinales, les entomologistes amateurs partagent cette capacité à « lire la nature ». Ils ne voient pas des arbres mais des chênes ou des charmes, ils ne sentent pas des mauvaises herbes mais du lierre terrestre ou de la consoude, ils n'entendent pas des oiseaux mais des pics épeiches ou des oies cendrées. Ce faisant, ils entretiennent un rapport tout à fait particulier avec leur environnement. Plus qu'un cadre d'activité ou un paysage, la « nature », et surtout chaque élément qui la compose, devient un partenaire de jeu potentiel. La définition donnée au mot « nature » par les passionnés est variable et correspond souvent à la définition communément admise : du vert, loin de la ville. Toutefois,

CHASSE

- Chasse au gros gibier (battue au sanglier)
- Chasse au gabion, ou chasse au gibier d'eau
- Vènerie
- Vènerie sous terre
- Piégeage

PÊCHE

- Pêche au coup (petits poissons blancs)
- Pêche au leurre (carnassiers)
- Pêche à l'épuisette (petits batraciens)

Cueillette

- Cueillette familiale (mûres)
- Atelier cueillette de plantes sauvages comestibles

Naturalisme

- Sortie ornithologique
- Atelier d'identification mycologique
- Aide à la traversée des crapauds en période de reproduction
- Recensement des plantes sauvages en milieux urbains
- Sortie entomologique (papillon de nuit)
- Sortie mammalogique (chauves-souris normandes)
- Sortie observation de la faune forestière (chevreuils, technique de tracking)

Tableau 1 : Variété des activités de prédation observées



la diversité des terrains de jeu semble correspondre à une autre définition. Ces loisirs investissent les milieux urbains où l'on accorde une attention particulière aux espèces animales et végétales qui reprennent leurs droits. De nombreuses animations proposent de découvrir les plantes sauvages des trottoirs que les politiques « Zéro Phyto » des villes ont permis de voir réapparaître. Des sorties ornithologiques permettent d'aller à la rencontre des oiseaux des squares du Havre. Les pêcheurs s'installent au bord des bassins du port de Rouen pour appâter le carnassier. Le partenaire de jeu, l'espèce naturelle, se caractérise non par son éloignement de la ville, mais par son caractère spontané et imprévisible. Il peut donc être présent partout, encore faut-il vouloir entrer dans la partie.

1.1 Envie de jouer ?

La notion de jeu a été longuement traitée notamment par Roger Caillois (1992), et avant lui encore par William Isaac Thomas (1901). Ce dernier décrit ce qu'il appelle « The Gaming Instinct » : une pulsion humaine irrésistible qui pousse à prendre des risques, qui rend violent parfois, qui fascine des spectateurs qui la vivront par procuration. Elle permet surtout d'investir son propre corps, de s'exprimer et ainsi de s'intégrer au monde qui nous entoure. Le jeu, sous ses dehors triviaux, peut être très sérieux et se cacher dans des activités nourricières. Lucien Febvre (1949) étudie les sociétés de chasseurs-cueilleurs et y présente la chasse et la pêche comme des activités consenties, appréciées et support de convivialité. Pour Caillois, le jeu est une activité libre, séparée, incertaine, improductive et réglée. Libre puisqu'on n'est obligé de rien, il résulte d'un choix d'aller passer son dimanche au bord de l'eau à taquiner le poisson. Séparé parce que ce dimanche, vous quitterez la maison, le confort et les contraintes quotidiennes. Incertaine puisque vous n'êtes jamais à l'abri de rentrer bredouille. Improductive : vous ne venez pas pour ramener du poisson à manger à la maison mais pour le remettre à l'eau et quand bien même vous le ramèneriez à la maison, vous n'auriez pas produit ce poisson. Réglée parce qu'il y a des choses qui ne se font pas, des règles et normes tacites ou explicites : vous ne pouvez pêcher qu'en période de pêche, avoir une carte à jour, et même si ça n'est écrit nulle part, on ne vient pas pêcher sur la zone qu'un autre a amorcé.

Les activités de prédation ont donc les caractéristiques des jeux. En 1982, le séminaire d'études

rurales de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales choisit de s'intéresser à « *La chasse et à la cueillette aujourd'hui* » à travers la publication d'un numéro spécial d'Etudes Rurales. Il remet ainsi sur le devant de la scène des activités qui ne peuvent plus alors être considérées comme des activités nourricières mais qui sont devenues des activités de loisirs, et plus que cela des passions pour ceux qui maintiennent ces activités rurales. En introduction, Christian Bromberger et Gérard Lenclud (1982) évoquent déjà ce qui anime ce travail en qualifiant la chasse et la cueillette de jeu : « *Jeux, elles le seraient d'abord [...] en tant qu'activités situées hors de la sphère de l'utilité et de la nécessité matérielle.* », « *jeux en ce sens aussi qu'il s'agit de pratiques pourvues de leur propre corps de règles, librement acceptées mais absolument contraignantes* ». Les travaux sur la naissance du sport vont dans le même sens. C'est en étudiant la chasse au renard au XVIII^e siècle que Norbert Elias et Eric Dunning (1998) voient apparaître les premières caractéristiques du sport : en se dotant de règles et en s'interdisant l'exercice de la violence, puisque la mise à mort est déléguée à la meute de chiens, on s'impose une maîtrise des pulsions et l'on intériorise un interdit de la violence qui ne sera plus admise que dans le sport.

Si chacune de ces activités peut être considérée comme un jeu, comment concevoir un jeu unique les regroupant toutes et notamment les naturalistes, protecteurs des oiseaux et les chasseurs qui s'affrontent régulièrement ? Le jeu doit être réglé : une règle unique justifie-t-elle que l'on parle d'un jeu au lieu de plusieurs jeux ? On ne peut effectivement ignorer les nombreux conflits entre pratiquants rencontrés sur le terrain. Il existe un grand nombre de façons différentes de pêcher : de la pêche en no kill à la pêche au vif. Comme il existe aussi différentes règles pour chasser : chasse à l'arc, chasse de nuit ou chasse à courre. Les règles du jeu naturaliste ont évolué : au prélèvement systématique pour les collections de musées du XIX^e siècle, on préfère aujourd'hui des observations *in situ*. Des règles pour ces activités, il en existe multitude, certaines dans les cadres de la loi et d'autres non. La règle selon laquelle on influe sur la nature varie plus encore d'un groupe de ces activités à l'autre et notamment les clauses dictées par l'adhésion aux valeurs écologistes ou aux idées scientifiques des écologues. Quand on fait le bilan de tout ce qui oppose les pratiquants de ces activités les uns aux autres, la proposition ci-faite

de les décrire comme un jeu unique peut paraître artificielle. Mais à focaliser sur ce qui oppose, on se priverait ici d'une dimension sensitive et symbolique transversale qui nous aidera pourtant à comprendre ces conflits. Puisqu'ils ont une passion commune et cherchent tous à protéger la nature, on doit pouvoir chercher à contre-courant des opinions exprimées par les interlocuteurs du terrain et comprendre ce qui unit au-delà de ce qui divise. À l'image des « fraternités de passionnés » d'aventures marines qui se comprennent pour avoir vécu les mêmes sensations (Griffet, 1995), c'est à travers une approche axée sur les sens et le contact entre l'Homme et son environnement que l'on peut comprendre une expérience commune à toutes ces pratiques. Il se dégage en effet de l'analyse de ces activités une structure unique et une façon particulière de rentrer en contact avec la nature. Si on ne peut sans doute pas parler d'une règle du jeu transversale, cette structure et l'importance accordée à la nature comme un partenaire à protéger nous semble suffisantes pour parler d'un jeu, celui de prédation.

Nous avons choisi de parler de jeu de prédation pour qualifier la chasse, la pêche, la cueillette et les observations et captations sonores des naturalistes. Nous aurions pu parler d'activités de prélèvement, en focalisant ainsi sur ce qu'on récupère dans la nature pour se l'attribuer : venaison, photo, souvenir vivace par exemple. Mais ça aurait été rendre compte du but de l'action, plutôt que du processus qui y mène. L'appellation « jeu de prédation » semble mieux restituer la part de *mimicry* dans le processus de quête. Caillois (1992) définit la *mimicry* comme le fait d'endosser un rôle dans le jeu, de ne plus être tout à fait soi-même. Or, le participant au jeu de prédation se trouve pendant quelques heures, indien, combattant ou espion. L'entomologiste amateur qui avance doucement vers son papillon, retenant sa respiration, posant son talon en premier pour rester silencieux, son appareil photo à la main, prêt à immortaliser l'instant, n'est plus tout à fait lui. Il est tout à fait entré dans le jeu. Il endosse le rôle du prédateur. Ce mot permet aussi de mieux rendre compte de la part fantasmée de la nature que l'on va chercher dans ces activités. Il est difficile aujourd'hui de trouver une part de « nature » qui puisse encore être considérée comme sauvage (forêt « aménagée », réserve « gérée »). Pourtant, ces passionnés vont bien chercher l'imprévisibilité du naturel et l'incertitude de peut-être devoir rentrer bredouille parce que les espèces ne se seront pas laissées approcher ce jour là. Jouer à traquer

cette imprévisibilité, c'est affronter du « sauvage » et renouer avec la part archaïque en nous.

On ne sait pas ce qu'on va trouver, ça marche pas, ou alors si. Tu vois c'est un peu l'excitation devant l'inconnu. Je pense que c'est ce qui excite les chasseurs, les pêcheurs, ce qui excitait les premiers hommes quand ils allaient à la chasse ou à la cueillette : ils étaient contents de revenir avec plein de trucs. (Naturaliste ornithologue)

Se rendre dans la nature ou jouer avec elle c'est changer d'identité. Sergio Dalla Bernardina l'analyse dans la pratique de la chasse : « *La nature se présente à lui dans toute sa sauvage réalité primitive. Y pénétrer signifie changer d'identité, non pas pour devenir une autre, mais pour retrouver la part la plus authentique de nous-mêmes : cet homo-sapiens qui se fait admirer dans les musées d'histoire naturelle* » (Dalla Bernardina, 1996, p.26). Le joueur peut redevenir « *animal parmi les animaux* » et ainsi prédateur.

1.2 Déroulement de la partie

L'analyse des observations a fait apparaître un certain déroulement linéaire de la partie de jeu. On peut ainsi compter cinq éléments clés dans le jeu : les connaissances, l'approche, la découverte, la capture et le trophée.

Les connaissances naturalistes et techniques

Le partenaire de l'Homme dans le jeu de prédation n'est pas un terrain. Il ne s'agit pas comme dans d'autres activités de plein air de jouer avec la roche d'une paroi ou les vagues d'un littoral. Il n'est pas un élément comme le vent ou l'eau. Il est vivant et il porte un nom. Les chasseurs, pêcheurs, cueilleurs et naturalistes ne jouent pas avec des oiseaux, des poissons ou des plantes, ils savent spécifiquement nommer ce qu'ils cherchent à approcher. Le jeu de prédation commence ainsi par une identification de l'objet convoité et par l'accumulation de connaissances naturalistes. À cela il faut ajouter les réglementations contraignant le jeu : les périodes d'ouverture de la chasse, les arrêtés en cours, les nuisibles piègeables. Comme pour justifier leurs activités de préservation ou de prélèvement, les savoirs taxinomiques s'accompagnent souvent de notions d'écologie ou de diététique. On discute de la qualité en vitamines et minéraux de certaines plantes, de la



qualité de tel gibier ou du rôle de telle espèce dans son écosystème. Ces connaissances s'acquièrent à la fois par la pratique et dans les livres. Les naturalistes en particulier s'équipent souvent d'ouvrages de référence pour classer et nommer les espèces. Sur cette base, les prédateurs vont pouvoir « lire la nature » c'est-à-dire poser sur leur environnement un regard affûté et curieux de sa diversité. Un pratiquant des sports de plein air nous indique avoir appris à connaître la nature avec ses collègues naturalistes : « *C'est vrai que mon regard à changer. [...] quand je sais qu'il peut y avoir quelque chose, je le cherche, je trouve rarement, je n'ai pas l'œil assez exercé. J'étais dans une vision macro de l'environnement, maintenant je zoome.* »

Les connaissances des pratiquants sont souvent spécialisées sur leur domaine d'activité. Ainsi un chasseur de gros gibier sera expert des cervidés mais peu compétent sur la faune aquatique ou même sur les oiseaux. Les naturalistes également se spécialisent souvent : mycologie, botanique, entomologie... Chacun accumulant les connaissances mais aussi les techniques spécifiques à sa pratique du jeu de prédation.

Guetter et approcher

Pour lire la nature, les connaissances ne suffisent pas, il faut aussi savoir voir, entendre et parfois sentir et toucher. Le jeu de prédation nécessite un développement des sens particulier : savoir dédoubler son ouïe pour converser tout en écoutant la forêt, ouvrir son regard pour percevoir ce qui se passe en périphérie. Pour être prédateur, on se met à l'affût, on étend sa sphère de perception. Le corps du prédateur « *irradie l'espace qui l'entoure* », il laisse « *pousser ses ramifications sensorielles dans l'environnement* » (Griffet, 1995). Comme celui qui joue de son cerf-volant est capable de sentir le mouvement jusqu'au bout de son fil, le prédateur intègre à sa sphère sensible un vaste environnement. Enfermé sous terre dans son gabion, le chasseur de gibier d'eau est capable, grâce au micro fixé à l'extérieur d'entendre et d'intégrer à son environnement les grenouilles de la mare, les migrateurs ou le bateau qui passe sur le fleuve. Cette expansion de la sphère sensible est souvent outillée. Il faut donc pouvoir maîtriser un microphone, des jumelles ou encore la canne à pêche dont les vibrations révéleront la présence d'un poisson. L'approche nécessite également un ensemble de techniques pour

se mouvoir sans faire de bruit. Un vidéaste animalier amateur nous expliquait ainsi comment éviter les cailloux sur les sentiers et comment avancer en posant le talon en premier pour maîtriser ses appuis au sol et éviter de se faire repérer en cassant une branche. Ça lui donne toujours l'impression de « *jouer aux indiens* ». L'approche est souvent l'occasion d'utiliser les techniques de pistage : traces de pas, branche cassée. Le « tracking » peut changer l'approche en traque.

La découverte

Quand une espèce convoitée se laisse découvrir, soit qu'elle était peu farouche, soit que les connaissances et les techniques d'approche mises en œuvre ont porté leurs fruits, les joueurs ressentent une émotion toute particulière. Le moment de la découverte est régulièrement évoqué dans les récits de chasse où le chevreuil semble soudainement apparaître pour les chasseurs, majestueux, irréel : « *L'atmosphère dans laquelle se déroule la rencontre est d'ordre extatique : en proie au ravissement, le cœur en émoi, le chasseur contemple. Bref, c'est la chasse comme extase* » (Dalla Bernardina, 1996, p.118). À la pêche, le joueur prédateur ne peut pas toujours s'appuyer sur sa vue pour repérer sa proie, la découverte repose alors sur d'autres sens et notamment sur les vibrations ressenties dans la canne ou sur le bruit des remous de l'eau quand le poisson vient à mordre. À cet instant, le sentiment partagé est souvent la fascination et l'excitation :

En voiture, si je suis passagère je regarde partout et notamment le type de terrain, on appelle ça le biotope, qui peut renfermer la fraise des bois, et si c'est pas moi qui conduit je dis « ralentis, ralentis, il y a des petits points rouges, dès que tu peux, tu t'arrêtes » [...] le plaisir c'est la découverte de la fraise des bois qui se planque dans un coin. (Cueilleuse passionnée)

La capture

L'apparition d'une espèce qui se découvre laisse généralement place à l'urgence de l'identifier puis de la capturer pour prolonger l'émotion ressentie. La plupart des joueurs cherchent à s'emparer de l'espèce naturelle par un procédé matériel (fusil, photo, cueillette, enregistrement...) ou simplement par un



procédé sensoriel (s'imprégner d'une image, d'un son, d'une odeur...). Pour le pêcheur, il s'agit de transformer la touche en prise en tirant d'un coup sec sur le fil pour ferrer puis remonter le poisson. Certains naturalistes se contentent de quelques notes dans un carnet :

Dans le fond, je comprends un peu les chasseurs, les pêcheurs, tout ça, même si plutôt que de prendre un flingue je préfère être ornitho [...] je suis un peu chasseur en fait. Parce que je vais toujours aux mêmes endroits. Pourquoi j'y retourne ? Parce que je ne sais pas ce que je vais trouver et rapporter dans mon carnet, à chaque fois il y a une espèce d'excitation. (Naturaliste ornithologue)

Il y a là une comparaison importante à faire dans les outils de capture. Ils ont en général une grande importance aux yeux des passionnés. Sergio Dalla Bernardina (1996) a comparé le discours des chasseurs sur leur fusil, aux discours des naturalistes sur les mâchoires des animaux prédateurs. Nos observations mèneraient plutôt à comparer le discours des chasseurs sur leurs fusils aux discours des naturalistes sur leurs appareils photos. Les sommes dépensées pour ce matériel sont importantes et leurs usages sont très comparables. Fusil sur l'épaule ou appareil photo autour du cou, les deux outils sont prêts à être saisis dans l'urgence suite à une découverte. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agira de « shooter » l'espèce repérée et d'attribuer une partie du mérite de la belle photo ou du tir efficace à l'outil. L'analogie entre ces deux activités a été pressentie dès la démocratisation de la photographie animalière au début du XX^e siècle et utilisée par les protecteurs des oiseaux pour inciter les chasseurs à troquer leur carabine contre l'appareil photo (Chansigaud, 2012). On souligne la difficulté technique supérieure de la prise photographique : il faut s'approcher plus près des oiseaux, mieux connaître leur comportement. Obtenir une belle photo demanderait plus de compétences que le tir dit-on et serait donc un « sport plus fin ».

Le Trophée

Le résultat de la capture peut constituer un véritable trophée. On connaît les classiques massacres de cerfs et on a tous en tête l'image du pêcheur posant à côté d'une prise particulièrement grosse. Il existe en

fait une multitude de formes de trophées possibles. Il permet de rendre compte de la victoire du joueur sur une espèce naturelle qu'il a su reconnaître, approcher et capturer. Il rend compte de la performance que représente la capture d'une espèce, du temps passé à accumuler les connaissances, à affiner les techniques d'approche et à la capacité acquise de se rendre maître de la nature. Il est un élément constitutif d'une pratique sportive. C'est la récompense des efforts et du mérite de joueur, il est la preuve que l'on a su battre un adversaire, que l'on s'est montré plus malin que lui. Ici, il faut maîtriser l'imprévisibilité des espèces naturelles, leur aspect sauvage, pour gagner. Le trophée a d'autant plus de valeur que l'espèce convoitée est rare. La qualité du trophée s'évalue qualitativement (rareté de l'espèce, difficulté de la capture, beauté de l'individu, qualité du tir ou de la prise de vue) ou quantitativement (poids d'un animal capturé, taille, quantité de champignons cueillis, grand nombre d'observations d'oiseaux).

Si dans la plupart des cas, le jeu de prédation se déroule dans l'ordre présenté ici, il arrive que cette trame soit bousculée. Les techniques de piégeage par exemple ; dans ce cas, la capture matérielle de l'espèce précède le moment de la découverte. En entomologie, l'identification des insectes nécessite souvent la capture qui est suivie d'une dissection et d'une analyse par clés d'identification. La découverte et son lot d'émotions n'arrivent que dans un second temps, quand on réalise que l'insecte capturé est rare, membre d'une nouvelle espèce, ou ne nichait pas dans la région jusqu'alors. La pose d'hôtels à insectes ou de nichoirs à oiseaux sont aussi des pièges, sans mise à mort cette fois. Il s'agit de développer des techniques pour faire venir à soi les espèces naturelles plutôt que de jouer à cache-cache.

1.3 Le but du Jeu

Le trophée peut être assimilé au but du jeu de prédation. Il peut répondre à deux objectifs : prouver sa maîtrise des espèces sauvages et de son environnement ou s'authentifier soi-même. Deux aspects du trophée donc : du vivant maîtrisé ou du symbolique incorporé.

On peut administrer la preuve d'une maîtrise du vivant en rapportant une espèce prélevée à son milieu naturel. C'est le cas du trophée de chasse accroché au-dessus de la cheminée, ou des champignons et des marrons cuisinés à la maison. On peut aussi rapporter



une preuve matérielle sans extraire l'espèce de son milieu. Ainsi on collectionnera les photographies de papillons ou les enregistrements de chants d'oiseaux. Certains se contenteront de cocher dans leurs ouvrages d'identification une espèce supplémentaire à ajouter à leur « collection ». À l'image des « chevaliers de la carpe » décrits par Carole Barthélémy (2013), se refuser à prélever une espèce peut également être une source de valorisation, une certaine marque de noblesse dans le combat avec l'animal. D'autres enfin ne rapporteront comme preuve que l'intensité des sensations ressenties et mémorisées qu'ils pourront faire apprécier au travers de récits. Ce jeu de plein air n'est alors plus une activité individualiste. Il revêt un fort caractère social car le contact avec la nature est sujet à être restitué pour se valoriser (Dalla Bernardina, 1998). On en tire une certaine satisfaction personnelle et l'on peut chercher à faire reconnaître son mérite en exposant et en partageant l'objet de la prédation. Cet usage du trophée s'appuie sur ses aspects matériels, physiques, vivants, mais on s'enrichit aussi de son caractère symbolique.

Le trophée permet de s'authentifier soi-même en incorporant du sauvage en soi, en se rapprochant d'un homme primaire en lien avec la nature. Pour cela, l'usage du corps est important, ainsi que l'alimentation. On s'authentifie en respirant le grand air, en aiguisant les sens pour mieux savoir réagir à l'imprévisibilité de la nature. Il s'agirait là d'une stratégie culturelle pour Sergio Dalla Bernardina. Quand le joueur entre en contact avec la nature, qu'il considère plus noble et plus authentique que la société dont il est issu, il s'authentifie et s'ennoblit en montrant sa capacité à l'apprécier et *a fortiori* ici à s'y intégrer comme un prédateur, animal parmi les animaux. L'altération physique causée par l'activité physique de plein air, la façon dont les sens sont sollicités donne du réalisme à cette stratégie (Dalla Bernardina, 1998). Le corps du joueur prédateur doit résister au froid des sorties hivernales, il doit avoir l'ouïe fine et le regard acéré. Ce faisant, il intègre les caractéristiques de l'animal sauvage qu'il traque. L'incorporation de la nature passe aussi beaucoup par l'alimentation. Se nourrir de ce qui est plus naturel, c'est s'assurer d'être plus authentique, d'où l'importance pour ces joueurs de consommer le gibier issu de leur chasse, des produits bio ou des plantes sauvages dont on vante les mérites diététiques.

Les passionnés chasseurs, pêcheurs, cueilleurs et naturalistes de l'estuaire de la Seine ont en commun une structure commune de leurs activités que nous venons ici de décrire. D'une façon plus générale, ils partagent un souci particulier pour la nature. Pourtant, nous n'oublions pas les conflits qui les opposent. Il nous faut également rendre compte de la diversité des pratiques et des conceptions de la nature à l'intérieur de cet ensemble. Le jeu de prédation se décline ainsi en une multiplicité de jeux.

2 Un jeu à deux variables

Nous avons cherché à identifier les principales variables qui permettent de rendre compte de la diversité des pratiques de prédation tout en montrant la cohérence de l'ensemble de ces activités. À partir de nos données de terrain, et en nous appuyant sur le travail d'analyse de la chasse, la pêche et la cueillette réalisé par Bernard Picon en 1991, nous avons schématisé ces activités dans un axe à deux variables : l'attitude symbolique dans le rapport à la nature et la technicité dans le jeu.

2.1 Une échelle des pratiques

Bernard Picon (1991) est à l'origine d'un article clé dans la compréhension des activités de prédation. À partir d'une étude emploi du temps en date, il montre la polyvalence des pratiques de chasse, pêche et cueillette, catégories construites par l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques (INSEE). Il existe dans la population plus de cueilleurs que de pêcheurs, et plus de pêcheurs que de chasseurs. Il montre alors une polyvalence décroissante : nombreux sont les chasseurs qui pratiquent aussi la pêche et la cueillette. Les pêcheurs sont aussi des cueilleurs pour près de 54,5% d'entre eux, mais ils sont moins nombreux à chasser également : seulement 21%. Quant aux cueilleurs, ils se montrent peu enclins à aller vers la pêche (29% d'entre eux) et encore moins vers la chasse (15% d'entre eux²). Il conclut ainsi cette analyse : « *L'ordre décroissant de ces trois activités en fonction du nombre des participants (cueillette - pêche - chasse) indique inversement*

² Les données chiffrées utilisées ici sont indiquées sur la figure p.93 de l'article de Picon. Les données concernant la population générale ont été retravaillées pour faire ressortir des pourcentages sur les populations relatives de chasseurs, pêcheurs et cueilleurs.



une croissance de la polyvalence dans les activités de collectes. [...] La hiérarchisation de ces trois pratiques [...] s'apparente complètement à une échelle d'attitude (échelle de Guttman) : faire couler le sang d'un animal suppose que l'on n'ait aucun mal à pêcher un poisson et encore moins à prélever un végétal ou un champignon mais l'inverse n'est pas vrai. Ces trois pratiques peuvent alors tout à fait bien être utilisées comme indicateurs d'une attitude symbolique vis-à-vis de la nature. » Poursuivant sa réflexion, il suggère que la catégorie « Promenade dans la nature » de l'étude emploi du temps pourrait être placée en bas de cette échelle. Nous n'avons à l'heure actuelle aucun outil officiel d'analyse des pratiques naturaliste. Quand le « Fish and wildlife service » états-unien crée la catégorie de « wildlife watching activities » (2014) pour recenser les pratiques d'observations, de

avons repris pour notre analyse de placer les activités naturalistes en bas de l'échelle proposée par Bernard Picon. L'attitude symbolique vis-à-vis de la nature peut constituer une première variable en ordonnée.

En abscisse, nous avons voulu rendre compte des différents degrés de technicité des activités. Les activités naturalistes, à la base de notre échelle peuvent s'exercer selon des degrés de technicité très divers : on peut accéder à une pratique naturaliste simplement en observant son environnement, et l'on peut aller jusqu'à se spécialiser dans la connaissance fine d'une famille de plantes ou dans l'art de la photographie animalière. L'initiation à une activité de pêche est moins accessible, elle nécessite un équipement minimum et l'achat d'une carte de pêche, quant à la possibilité de chasser, elle est restreinte en France aux personnes possédant un permis de chasse.

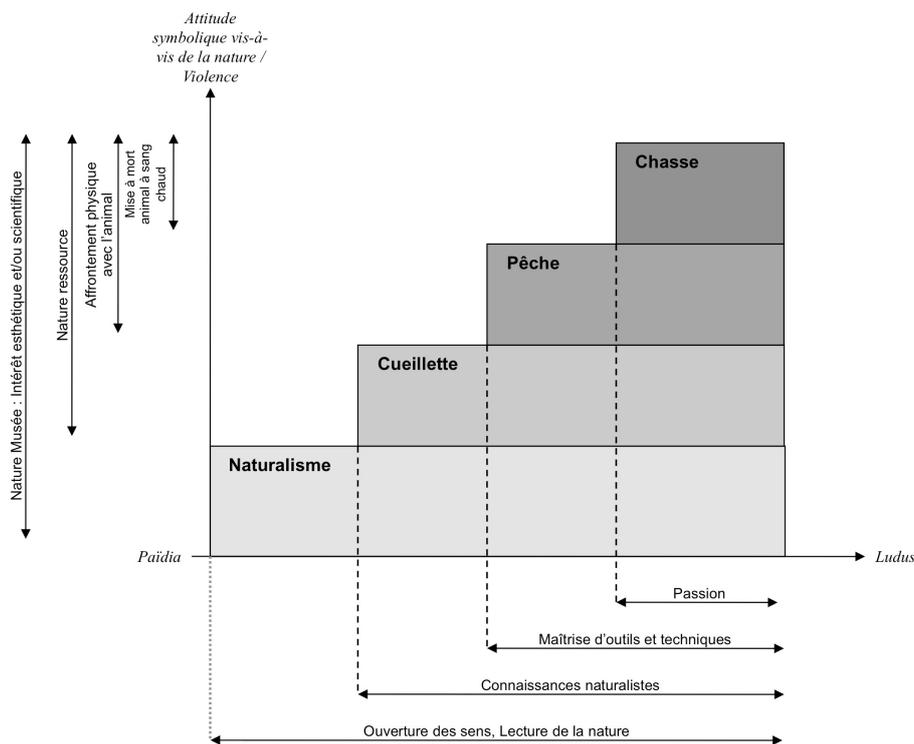


Figure 1 : Classement des pratiques de prédation

photographie ou de nourrissage d'animaux sauvage, la seule catégorie INSEE qui puisse vaguement être assimilée est « Promenade dans la nature ». Nous

Ainsi, la pratique de ces jeux n'est pas seulement conditionnée par l'adhésion à une certaine conception de la nature. Selon les degrés minimums de technicité de l'activité, elle n'est accessible que sous certaines conditions : des exigences matérielles ou techniques auxquelles même le novice doit pouvoir répondre. L'accumulation de ces aspects techniques pourrait expliquer la polyvalence décroissante constatée par B. Picon. Ces contraintes constituent donc une deuxième variable, présentée en abscisse, par les pôles de la Païdia et du Ludus définis par Roger Caillois (1991). L'escalier permet de rendre compte de la plus grande technicité des activités « d'entrée de gamme » de chaque loisir, et, à l'intérieur de chaque palier, de la diversité des pratiques.

La longueur de chaque palier reflète l'ampleur entre les activités les moins exigeantes techniquement et les plus exigeantes, mais peut aussi rendre compte de la quantité relative de pratiquants de chacune de ces activités. Cet ensemble est schématisé par une demi-pyramide qui forme un escalier dont la taille des marches est dégressive à mesure qu'on le monte. Le naturalisme, base de l'escalier, rassemble plus d'adeptes que les autres loisirs. La schématisation par paliers permet également de rendre compte de la difficulté de monter ces échelons, alors qu'il est plus facile de les descendre pour avoir une pratique polyvalente du jeu de prédation. Par ailleurs, les variables rendent compte de la diversité des pratiques au sein de chacune des catégories de loisir.

2.3 La violence et le rapport à la souffrance animale

En ordonnée, reprenons la proposition de Bernard Picon (1991) qui parlait d'une échelle « *d'attitude symbolique vis-à-vis de la nature* ». L'évolution que marque chaque palier dans le rapport à la nature et qui pourrait expliquer une polyvalence croissante est ainsi mise en évidence. La notion de violence tient ici une place essentielle. On ne s'appuie pas ici sur des notions objectives comme l'impact du prélèvement sur les milieux (on serait bien en mal de comparer le piégeage d'un renard et la totale cueillette d'un spot de champignons sur l'écosystème d'une forêt) mais sur une échelle plus subjective de la perception de la violence. Cette échelle s'appuie surtout sur la perception des espèces vivantes par les joueurs. Si d'un point de vue objectif, détruire une orchidée et tuer une oie cendrée revient dans

les deux cas à ôter la vie à une espèce naturelle, la retirer à un végétal n'est pas considéré comme de la violence. C'est la souffrance qui constitue la violence, où plutôt la capacité des individus à se figurer une souffrance animale, et tous les animaux ne sont pas considérés de la même façon sur ces aspects. Nous héritons de notre histoire sociale et religieuse des façons de classer les animaux comme plus ou moins proche de nous, en fonction de l'idée que l'on se fait de leur utilité, de leur intelligence ou de leur beauté (Thomas, 1985). Ainsi, que faire du glanage des escargots ? La souffrance de ces animaux si éloignés des mammifères que nous sommes semble peut être prise en compte, et l'ensemble technique mis en œuvre est des plus simples. La nature étant utilisée comme une ressource, il pourrait s'agir d'une pratique s'assimilant à la cueillette plutôt qu'à la chasse ou à la pêche par exemple.

Il nous semble que toutes ces activités ont en commun une vision de la nature comme un musée à ciel ouvert. Dans toutes ces variantes du jeu de prédation, on reconnaît une valeur intrinsèque à la nature : on en admire les espèces floristiques et faunistiques pour leur intérêt esthétique, scientifique ou symbolique et l'on tient à préserver leur existence. Les pratiques naturalistes s'appuient exclusivement sur cette vision de la nature. Quand on rejoint le palier des activités de cueillette, la nature est utilisée comme une ressource potentielle. Le non-interventionnisme des pratiques naturalistes passe la main à une activité de prélèvement et de contrôle des espèces floristiques. L'homme se rend maître des ressources naturelles, produits de sa prédation. La pêche ajoute à cela un affrontement avec l'animal, que l'on peut choisir de remettre à l'eau mais auprès duquel on recherche la lutte, notamment la lutte physique pour remonter un poisson ferré. La perception relative de la souffrance animale place la pêche en dessous de la chasse sur cet axe de la violence symbolique. En effet la pêche laisse la possibilité de relâcher la prise vivante, mais surtout la souffrance du poisson est moins perceptible. Le fait que la mise à mort d'un poisson ne nécessite pas de verser le sang rend cette variante du jeu de prédation plus accessible. Là encore, on peut y voir un héritage de notre histoire religieuse judéo-chrétienne où le poisson est mis à part de l'ordre des animaux. Consommable pendant le carême, il n'est pas considéré comme une viande, pas tout à fait comme un animal (Thomas, 1985)



La mise à mort nécessaire d'animaux à sang chaud, oiseaux et mammifères, fait de la chasse l'activité la plus symboliquement violente de ce classement.

Selon Norbert Elias (1998), un processus de civilisation rend de plus en plus intolérable la violence que l'on cherche à maîtriser et circonscrire par exemple dans l'organisation d'évènements sportifs. Ce même processus peut expliquer l'importante critique de la chasse. Dès le XIX^e siècle on critique les excès de la chasse commerciale. À la fin du même siècle, la critique de la chasse sous toutes ses formes devient systématique. Les protecteurs des oiseaux particulièrement s'inquiètent du trop grand nombre de chasseurs et de l'efficacité de leur armement qui a fait de gros progrès (Chansigaud, 2012). Au fil du temps, ce loisir est décrié, relégué au rang de pratique barbare, à un folklore des campagnes que certains groupes espèrent ardemment voir disparaître pour aller ainsi dans le sens du progrès et de la protection de l'environnement. De plus en plus, l'atteinte à l'environnement est critiquée. Avec le développement des parcs naturels à partir des années 1970, le grand public s'est vu éduqué à une certaine façon de profiter de la nature. En cœur de parc surtout, dans les zones sauvages, on ne touche à rien, on ne cueille pas, on ne tue pas, on observe, on touche, on sent et l'on écoute seulement. Et la nature est devenue musée, sanctuaire, appréciée pour son esthétisme et ses paysages. Ce mouvement s'est accompagné du développement d'une classe moyenne supérieure, plutôt urbaine, au fort capital culturel, qui a fait sienne les discours sur l'autonomie de la nature et son autogestion et dont Jean-Louis Fabiani (1984) a étudié l'aversion pour la chasse. « *Un sentiment diffus d'hostilité à la chasse est commun à tous les nouveaux usagers de la nature, qui définissent le cadre naturel comme un « paysage » destiné à la seule consommation esthétique.* » (Fabiani, 1984, p. 82) Le naturalisme actuel semble s'inspirer beaucoup de cette tendance. Les entomologistes amateurs s'insurgent aujourd'hui contre les anciennes pratiques des sociétés savantes qui ne se privaient pas de chasser les papillons pour les épingle à leurs collections, ou de tuer certains oiseaux pour les identifier avec une plus grande exactitude. Dans les associations naturalistes, on promeut aujourd'hui auprès du grand public, une réserve respectueuse vis-à-vis des espèces naturelles qu'il faut observer et écouter sans les perturber. Des pratiques de prédation, celles qui sont les plus bas

situées dans cette échelle semblent en tout cas les plus éthiquement acceptables aujourd'hui. Mais la difficulté à passer d'un seuil à l'autre dans la pratique du jeu de prédation ne dépend pas seulement de la perception de la souffrance animale ou d'une posture éthique, elle dépend aussi de la possibilité d'acquérir des techniques particulières.

2.4 De la païdia au ludus

Il y a un monde entre les enfants qui taquinent le poisson avec leurs cannes à coup au sortir de l'école sur la rivière toute proche et les compétiteurs de pêche à la mouche. Les plaisirs du chasseur photographique, capable de rester des heures à l'affût ne sont pas les mêmes que ceux de la famille de promeneurs du dimanche admirant quelques papillons.. Cette deuxième variable représente le degré de règles, de contraintes, de technicité, développé au cours du jeu et que le joueur s'impose de lui-même. C'est l'axe qui mène de la Païdia au Ludus. Roger Caillois (1992) décrit ainsi les deux pôles du jeu. La païdia d'abord, accessible au plus grand nombre est une « *puissance primaire d'improvisation et d'allégresse* ». Les activités guidées par la païdia le sont par un désir de satisfaction immédiate, par l'absence de règle et par un sentiment de liberté. Elles sont peu réfléchies et peu techniques et pour être tout à fait spontanée, elles ne doivent pas nécessiter de dispositif technique important. On n'a pas besoin d'une canne à pêche ou de se déplacer pour aller en forêt pour avoir accès à une activité relevant de la païdia. Le jeu de prédation commence simplement en ouvrant les yeux sur l'environnement vivant et en cueillant une fleur. Toutes les activités de prédation ont en commun cette ouverture des sens, cette capacité à lire la nature, à y poser un regard curieux et admiratif.

À l'opposé se trouve le pôle du ludus, il est « *éducation de la païdia qu'il discipline, qu'il enrichit* », c'est l'occasion de développer les connaissances et les techniques d'approche que l'on a évoquées plus haut, pour aller chercher les trophées les plus glorieux. Bien sûr, on se complique la tâche, mais là est justement l'intérêt : « *se divertir des obstacles arbitraires* » que l'on se fixe. Car, nous dit Caillois, l'homme semble toujours vouloir satisfaire ce besoin « *d'utiliser en pure perte le savoir, l'application, l'adresse, l'intelligence dont il dispose* ». Le jeu devient donc de plus en plus sérieux. La recherche du ludus fait glisser de l'observation d'insectes à la collection



d'identification puis à la chasse photographique d'une espèce rare de bourdon. L'acquisition de connaissances naturalistes est une des premières contraintes que se donnent les prédateurs. C'est aussi la condition qui limite l'accès au deuxième palier que représentent les activités de cueillette. Le joueur qui commence à acquérir des connaissances naturalistes commencent à pouvoir nommer les espèces observées et écoutées. Le cueilleur, même occasionnel ou novice, aura l'envie de savoir nommer ce qu'il a cueilli, si ce n'est par son nom scientifique au moins par un nom usuel. Ses connaissances seront d'autant plus pointues qu'il consommera les produits de sa prédation. On peut développer ces activités en y ajoutant des contraintes techniques ou l'usage d'outils particuliers. La maîtrise de ces outils et de techniques corporelles spécifiques déterminent un nouveau niveau d'expertise dans les activités possibles. Elle conditionne aussi l'accès à la pêche où on ne peut se passer d'outils techniques (canne à pêche, amorce). Enfin, il existe encore un stade supplémentaire dans la technicité développée dans ces jeux. Un degré d'expertise tel que les joueurs deviennent souvent des interlocuteurs privilégiés des gestionnaires professionnels des milieux naturels. Un développement de ces pratiques qui exigent un investissement très important, en termes de temps et d'argent. Christian Bromberger (1998) parle de « passion » pour définir cet engouement pour la collection de souvenirs, de matériel, de trophée dans une activité particulière. La passion est aussi la condition de l'engagement associatif ou politique pour la défense des jeux de prédation et des terrains de jeux. Chez les pratiquants passionnés, on ne compte pas son temps ni son argent. On peut passer des heures à glaner observer les oiseaux, dépenser des sommes importantes dans l'achat de jumelles, s'engager dans des compétitions de pêche au carnassier. Il s'agit à la fois d'un stade technique supérieur d'une activité, mais aussi d'un engagement personnel plus important. Les passionnés s'engagent dans des associations pour promouvoir et protéger leurs pratiques. Ils qualifient souvent leurs activités de loisirs de réels « mode de vie ». La chasse me semble entièrement comprise dans ce degré de technicité qu'on pourrait qualifier de passionnel. D'ailleurs, le terme de passion fait régulièrement partie des argumentaires et de la communication des chasseurs. Une pratique occasionnelle d'une chasse de loisir, qui ne serait pas considérée alors comme une passion

mais comme une activité ludique ponctuelle, est difficilement concevable. En fait, si cette façon de chasser se développe ces dernières années, il s'agit pour les représentants de la fédération de chasse de Seine-Maritime d'un signe de la crise qui touche actuellement le milieu de la chasse et la société dans son ensemble. Ce défaut d'engagement leur apparaît comme un symptôme d'une nouvelle génération qui consomme le loisir sans s'y engager réellement.

Ce classement permet de rendre compte des différents degrés de technicité développé dans ces activités et permet de faire resurgir une nouvelle catégorie de joueurs passionnés. Il est cependant risqué de chercher à comparer des variantes du jeu de prédation entre elles pour évaluer laquelle peut être la plus technique. Dans l'estuaire de la Seine, on trouve par exemple des chasseurs de gibier d'eau et des chasseurs de gros gibier à l'arc. En choisissant l'arc, les chasseurs sont contraints à s'approcher bien plus près du grand gibier qu'avec une arme à feu³. Ils doivent se montrer particulièrement stratèges et discrets et attendre le bon angle pour avoir un tir efficace. Les chasseurs au gibier d'eau quant à eux sont à l'abri dans leurs gabions et équipés d'un fusil pour tirer. Ils se fixent sans doute moins de contraintes liées à la discrétion que les premiers mais leur chasse les oblige à un investissement en temps et en matériel très important. Ils doivent entretenir leurs mares, élever des appelants, investir dans un gabion bien sûr et agencer sur la mare les appelants et les leurres de façon stratégique pour faire se poser le gibier. On serait bien en mal d'évaluer les degrés relatifs de ludus de ces activités. Et la tâche devient encore plus compliquée quand il s'agit de comparer les activités de différents paliers comme la chasse photographique ornithologique et la pêche au carnassier...

Ce schéma n'a donc pas prétention à classer précisément toutes les pratiques du jeu de prédation observées dans l'estuaire de la Seine, mais bien à rendre compte de l'importance de ces deux variables comme facteurs explicatifs d'autres phénomènes sociaux comme les conflits entre passionnés, courants autour de l'estuaire. Par des engagements associatifs

³ Les normes d'énergie minimale de tir pour la chasse gros gibier sont définies pour un tir à 100 mètres. L'Association Nationale des Chasseurs de Grand Gibier définit la distance maximale de tir d'un gibier à l'arc à 20 mètres.



et politiques locaux, les jeux de prédation deviennent des jeux d'acteurs pour la maîtrise et le jardinage des terrains de jeux.

2.5 Le comptage des points

L'estuaire de Seine concentre de tels conflits entre passionnés qu'il peut paraître audacieux de les regrouper sous le même intitulé de joueurs prédateurs. Bien que morcelés par les industries pétrochimiques et portuaires, l'estuaire offre des espaces naturels exceptionnels, terrains très prisés pour les joueurs que sont les chasseurs, les pêcheurs, les cueilleurs et les naturalistes. Tous tiennent à préserver ces terrains de jeux sans jamais réussir à s'accorder sur la gestion de ces espaces. Le conflit le plus violent oppose des associations de naturalistes à une association de chasseurs de gibier d'eau sur la réserve naturelle de l'estuaire de Seine, située sous le Pont de Normandie. En 1997, réunis autour d'une passion commune pour cet espace rare aux milieux variés et à la biodiversité d'une grande qualité, ils avaient réussi à en faire une réserve et ainsi le préserver des menaces de préemptions industrielles et portuaires. Depuis, le consensus originel a laissé place à la discorde : les uns et les autres n'arrivent pas à s'entendre sur l'usage de cette zone humide. Les associations de protection de la nature, Ligue de Protection des Oiseaux en premier, n'admettent pas qu'on puisse maintenir la chasse au gabion sur cette zone qui devrait selon eux être une zone de repos et de reproduction des oiseaux migrateurs. Ils luttent donc depuis l'ouverture de la réserve pour la diminution de la pression de chasse. Les chasseurs souhaitent maintenir leur activité, une pratique qui se transmet de père en fils depuis déjà quatre générations et qui entretient leur attachement au territoire et à la nature estuarienne (Dellefosse, Daubenfeld, 2014)

C'est dans les deux variables du jeu de prédation qu'il faut aller comprendre la profonde incompréhension de ces deux groupes qui partagent pourtant une passion commune et rare pour un espace et un certain rapport à la nature. D'abord l'attitude symbolique vis-à-vis de la nature et à la violence oppose radicalement les uns et les autres, chacun d'un bout à l'autre de l'échelle. Le discours tenu par les naturalistes sur la chasse est sans appel. On parle du « plaisir de tuer », de la violence gratuite. On plaint les « pauvres bêtes » massacrées. Les chasseurs défendent leur pratique en valorisant une expertise de terrain

sur la gestion des milieux naturels, l'entretien de leurs mares et ainsi de la biodiversité. Ils se revendiquent « *plus écolo que les écolos* » puisque plus investis, concrètement, au quotidien quitte à réinventer une tradition écologique à leur implantation. Mais surtout, ils ont appris à ne plus parler de la mort animale comme d'un élément important de leur passion. Ils invoquent souvent une dimension esthétique. Ils parlent de leur plaisir à passer la nuit au gabion même en dehors de la période de chasse, juste pour regarder se poser les oiseaux. Ils reprennent ainsi les arguments éthiques et esthétiques des naturalistes sur une nature paysage à observer comme un beau tableau.

La dimension technique et l'intensité du ludus ont leur part aussi dans la profonde incompréhension entre naturalistes et chasseurs. Le conflit a pris des proportions inquiétantes et des responsables d'associations naturalistes ont reçu des menaces de mort, des voitures ont été brûlées, la maison de la réserve a été vandalisée. Des réactions que l'on peut comparer aux réactions désespérées des ouvriers à la fermeture d'une usine : vandalisme ou séquestration des responsables. Un président d'association naturaliste disait ne pas comprendre ce type de comportement : que des ouvriers s'insurgent contre la perte de leur travail est compréhensible, mais se mettre dans un tel état pour un « simple loisir », ce n'est vraiment pas raisonnable. Il s'agit là un manque de considération de l'importance du ludus dans l'analyse de la chasse. Elle n'est plus un simple loisir à ce degré d'investissement. Le jeu devient très sérieux. Naturalistes et chasseurs impliqués dans ce conflit partagent un même degré de ludus. Impliqués au point d'être passionnés, ils investissent les uns comme les autres beaucoup de temps à pratiquer leurs activités dans la réserve. Ils luttent, cependant, chacun à leur manière pour faire reconnaître la légitimité de leur conception des règles du jeu de prédation : les chasseurs selon zles méthodes fortes, les naturalistes à coup de recours en justice.

Conclusion

On reconnaît un passionné à sa déraison : il collectionne inlassablement, accumule les équipements, les souvenirs, les observations, tout ce qui pourra lui permettre de revivre les émotions ressenties au cours du jeu (Bromberger, 1998). On le reconnaît aussi à la



force de son engagement : les passionnés se livrent ainsi des guerres internes pour distinguer les « vrais » des autres et dans le cas du jeu de prédation, les « justes », les « légitimes » des autres. On se bat sur tous les fronts : la violence, l'investissement, mais aussi l'impact écologique, les études scientifiques, les juridictions de protection des milieux. Un combat de joueurs, on ne peut plus sérieux, qui cherchent leurs arbitres auprès des gestionnaires locaux, des politiques, voire des commissions européennes. À travers leurs pratiques de prédation, les chasseurs et les naturalistes ont pourtant comme point commun essentiel d'être des citoyens concernés et engagés dans la protection de leurs espaces naturels locaux. Comparés au reste de la population, très peu informé et encore moins investi, ils font figure d'experts sur ces questions. À condition d'apaiser leurs conflits, les pratiquants de prédation peuvent devenir une force citoyenne importante pour lutter de front contre la plus grande menace qui pèse sur la nature : l'ignorance et l'indifférence du grand public.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHELEMY C. (2013), *La pêche amateur au fil du Rhône et de l'histoire : usages, savoirs et gestions de la nature, eau des villes, eau des champs*, L'Harmattan, Paris.
- BROMBERGER C. (1998), *Passions ordinaires : du match de football au concours de dictée*, société, Bayard, Paris.
- BROMBERGER C. et LENCLUD G. (1982), « La chasse et la cueillette aujourd'hui. Un champ de recherche anthropologique ? », *Études rurales*, 87-88, juillet-décembre, pp. 7-35.
- CAILLOIS R. (1992), *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, essais, Folio, Paris.
- CHANSIGAUD V. (2012), *Des hommes et des oiseaux. Une histoire de la protection des oiseaux*, Delachaux et Niestlé, Lyon.
- CLEMENT G. (1999), *Le jardin planétaire : réconcilier l'homme et la nature*, Albin Michel, Paris.
- DALLA BERNARDINA S. (1996), *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*, Imago, Paris.
- DALLA BERNARDINA S. (1998), « Les voluptés du plein air. Passions ordinaires et passions distinguées », in Christian Bromberger (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, société, Bayard, Paris, pp. 375-406.
- DEGREMONT C. et LEVEQUE C. (2012) (dir.), *La Seine en Normandie*, GIP Seine-Aval, Rouen.
- DELLEFOSSE T. et DAUBENFELD H. (2014), *Dans le lit de la Lézarde*, Versicolor, Limay.
- ELIAS N. et DUNNING E. (1998), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Fayard, Paris.
- FABIANI J. L. (1984), « L'opposition à la chasse et l'affrontement des représentations de la nature », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 54 (1), septembre, pp. 81-84.
- FEBVRE L. (1949), *La terre et l'évolution humaine : introduction géographique à l'histoire, l'évolution de l'humanité*, Albin Michel, Paris.
- GRIFFET J. (1995), *Aventures marines. Images et pratiques*, L'Harmattan, Paris.
- PICON B. (1991), « Chasse, pêche, cueillette : un même objet support d'attitudes et de pratiques sociales différenciées », *Sociétés contemporaines*, 8 (1), pp. 87-100.
- ISAAC THOMAS W. (1901), « The gaming instinct », *American journal of sociology*, 6 (6), mai, pp. 750-763.
- THOMAS K. (1985), *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Gallimard, Paris.
- U.S. FISH & WILDLIFE SERVICE, 2011 *National survey of fishing, hunting, and wildlife-associated recreation*, 2014 [en ligne]. US census bureau. À partir de URL : <https://www.census.gov/prod/2012pubs/fhw11-nat.pdf> [Consulté le 22 décembre 2016].